ENFANT, LIGNAGE ET SAUVEGARDE DE LA TRADITION ANCESTRALE DANS LE ROMAN AFRICAIN SUBSAHARIEN

Judicaël GNANGUI
Attaché de recherche
(CENAREST/IRSH/GRILNA)[1]
judicaelgnangui@yahoo.com

Résumé : Le continent Africain a affronté plusieurs difficultés dans son évolution jusqu'au point où l'on arrive à une sorte de disparition inattendue de certaines de ses cultures et traditions. Les romans tels que *Le Monde s'effondre* (Achebe, 1958), *Maïmouna* (Sadji, 1953), *L'Aventure ambiguë* (Kane, 1961), sont les classiques qui ont élucidé avec acuité l'influence du mode de vie étranger sur ce continent. Les répercussions ne se sont pas fait attendre : on assiste à la dépravation de mœurs de sorte que la question de la transmission et de la sauvegarde de tradition devient un sujet laborieux à traiter. Heureusement que des romans tels *Allah n'est pas obligé, Tarmac des hirondelles, L'enfant aux larmes de sang, Histoire d'un enfant trouvé* et *Les larmes de Tsiana* ont tenté de représenter des personnages riches en enseignement : les enfants, généralement les orphelins (considérés parfois comme des marginaux) sont ceux-là qui sont au centre de la sauvegarde du savoir ancestral. Cet article va montrer comment à partir des éléments anthropologiques africains, les romans participent à la présentation des faits sociétaux et la sauvegarde des us et coutumes. Car, les personnages centraux sont dotés des savoirs qu'ils voudraient que les générations futures acquièrent également.
Mots-clés : Sauvegarde, savoir, tradition, ancêtre, enfants.

CHILD, LINEAGE AND PRESERVATION OF ANCESTRAL TRADITION IN THE SUB-SAHARAN AFRICAN NOVEL

Abstract : The African continent has faced several difficulties in its evolution to the point where we arrive at a sort of unexpected disappearance of some of its cultures and traditions. Novels such as *Le Monde s'effondre* (Achebe, 1958), *Maïmouna* (Sadji, 1953), *L'Aventure ambigue* (Kane, 1961), are the classics which have acutely elucidated the influence of the foreign way of life on this continent. The repercussions were not long in coming : we are witnessing the depravity of morals so that the question of the transmission and preservation of tradition becomes a laborious subject to deal with. Fortunately, novels such as *Allah n'est pas obligé*, *Tarmac des hirondelles*, *L'Enfant aux larmes de sang*, *Histoire d'un enfant trouvé* and *Les Larmes de Tsiana* attempted to represent characters rich in teaching : children, generally orphans (considered sometimes as marginalized) are those who are at the center of the safeguarding of ancestral knowledge. This article will show how, based on African anthropological elements, novels participate in the presentation of societal facts and the preservation of habits and

[1] Centre National de Recherche Scientifique et Technologique/ Institut de Recherche en Sciences Humaines/ Groupe de Recherche sur l'Identité Littéraire Négro-Africaine.

customs. Because the central characters are equipped with the knowledge that they would like future generations to also acquire.

Keywords: Safeguard, knowledge, tradition, ancestor, childs

Introduction

Avec la montée vertigineuse du modernisme, plusieurs valeurs africaines tendent à disparaître. C'est pourquoi il est plus que nécessaire de trouver les voies et moyens pour transmettre et sauvegarder ce qui nous reste des savoirs ancestraux. L'organisation du colloque international de Libreville du 28 au 30 mars 2024 sur le thème : « Les savoirs ancestraux : transmission et sauvegarde » a permis de jeter les jalons de la résolution de la crise des valeurs africaines. Cet article vient compléter notre communication intitulée : « Enfant, lignage et sauvegarde de la tradition ancestrale dans le roman africain subsaharien ». Les auteurs comme Julien Bonhomme (2006) ou encore Pierre Erny (1990) avaient déjà travaillé sur les questions liées à la problématique de l'enfant dans tous ses sens. Celle des savoirs ancestraux et de la transmission des connaissances ancestrales fait partie de leurs études. Nous allons embrayer leurs postulations en choisissant comme personnage principal l'enfant (orphelin) qui fait partie de la catégorie des êtres humains marginalisés. Cet acteur sera considéré dans sa définition la plus large, c'est-à-dire comme tout descendant ou descendante en filiation directe ou indirecte à un ancêtre. On peut se poser certaines questions environnant le sujet. Comment à travers les textes littéraires peut-on sauvegarder les savoirs ancestraux ? Notre hypothèse de départ est que si la connaissance du lignage est bel et bien un élément de transmission du savoir ancestral, en quoi le lignage participe-t-il à l'éveil de l'enfant ? Le système de filiation est-il un élément essentiel pour le savoir ancestral de l'enfant ? Comment l'éducation coutumière participe-t-elle à la sauvegarde et à transmission des savoirs ancestraux ? En temps de guerre, comment les enfants-soldats parviennent-ils à garder l'essentiel des connaissances du milieu africain ?

Les romans que nous avons choisis comme corpus de base permettront de répondre ces interrogations. Car, ils mettent au centre l'orphelin qui est soumis aux épreuves qui lui permettent de mieux comprendre la vie et d'en assumer les conséquences. C'est ce que l'on découvrira dans *Allah n'est pas obligé* du classique africain Ahmadou Kourouma, qui raconte la vie d'un enfant-soldat âgé de dix ou douze ans. Celui-ci vient de laisser tomber sa « kalach » pour prendre sa plume en exprimant en français ''malinkisé''. Birahima, le personnage principal trouve qu'« Allah n'est pas obligé d'être juste dans toutes ses choses ». (Kourouma A. 2000 : 13). Après la mort de sa maman de suite d'un ulcère et d'une imputation de la jambe droite l'obligeant à marcher sur les fesses, le narrateur devient orphelin. Le conseil de famille décide qu'il doit être à la charge de sa tante. C'est pourquoi, il doit traverser la frontière pour rejoindre tante Mahon, sa nouvelle tutrice. Accompagné de Yacouba, un redoutable féticheur musulman, appelé aussi *grigri man*, il prend la route pour le Libéria. Volés par des bandits de grand chemin, sans aucun moyen de subsistance, ils n'ont d'autre issue que de s'engager dans le NPFL (Front National Patriotique du Libéria) que dirige le colonel Papa le Bon. Ils sont alors ballottés au gré des circonstances, d'une région de l'Ouest africain, au Libéria, mais également en Guinée et en Sierra-Léone.

Le deuxième roman est *Histoire d'un enfant trouvé* de Robert Zotoumbat qui relate l'histoire à la première personne la vie de l'orphelin, Ngoye. Après la mort de son père, le personnage principal et sa mère se retrouvent dans une situation sociale et existentielle

difficile, exacerbée pas la famine qui sévit dans le pays. Pendant l'exode vers une région plus favorable, sa mère meurt diminuée par la faim et la fatigue. Il est accueilli et adopté par Mboula, chef de village et riche chasseur. La vie dans sa famille adoptive aurait pu être agréable, s'il n'y avait pas eu une marâtre et un demi-frère sans scrupule. A la mort de son père et protecteur, Ngoye, dont les illusions sont déjà ébranlées, hérite du fonds de commerce. Ce qui va renforcer l'antipathie de la marâtre. Elle tente de l'empoisonner, mais c'est son fils naturel qui absorbe le poison et meurt. Ngoye est accusé de meurtre. La découverte de la vérité et la condamnation de la marâtre mettent fin à un récit pathétique dans lequel Ngoye, à partir d'un regard rétrospectif, apprend à connaître la dure réalité de la vie.

Le troisième roman est celui de Sylvain Nzamba, *Les Larmes de Tsiana* qui raconte l'histoire d'une jeune fille nommée Tsiana qui va être en proie aux inconsistances inhérentes à un univers traditionnel dysphorique. Tsiana, figure axiale du récit a très tôt perdu sa mère. Vivant désormais avec un père incapable d'assurer un bien-être moral et un équilibre psychique à sa fille et une belle-mère acariâtre et vindicative, le personnage croit avoir trouvé son salut lorsqu'un des neveux de son père décide de l'emmener avec lui en ville afin de parfaire son éducation. Hélas ! L'espace urbain ressemblera comme l'espace rustique à une vallée de la mort ; martyrisée par son cousin et tuteur, Tsiana va à nouveau connaître l'errance**.** Grâce à son amitié avec Faustine, elle retrouve à nouveau l'espoir de vivre. Mais au cours de ces tribulations, le personnage va tomber amoureux d'une autre figure du récit, Rock Aimé. Ne partageant pas totalement les mêmes sentiments que Tsiana, ce personnage va entraîner un cataclysme *in fine*. Désormais, traversée par le désir d'en finir avec la vie sans relief, une existence diaphane, transparente, la figure principale du récit a perdu tout enthousiasme. Face à « l'insuportabilité » du monde, Tsiana va opter pour la sortie chère aux personnages romantiques du XIX è siècle européen : le suicide.

En outre, *L'Enfant aux larmes de sang* est le quatrième roman que l'on exploite dans cet article. Il est de Jean-Roger Essomba, un auteur camerounais. Ce roman raconte à la troisième personne la vie d'un orphelin, Bilâm. Dès les premières pages, le roman plonge le lecteur dans un univers où le personnage est en proie à un monde où la situation sociale et existentielle est difficile à vivre. Les conditions mystérieuses de sa naissance donnent toute la signification à son nom. Bilâm Meki signifie dans la langue de l'auteur, ''l'enfant aux larmes de sang''. C'est de ce nom et des pouvoirs diaboliques qu'on reconnaît à sa mère que lui vient le ''le chapelet de souffrance''. Rejeté par sa famille maternelle et côtoyant désormais les milieux de luxe et dormant à la belle-étoile, Bilâm n'a le droit de quitter la rue qu'après la mort de sa mère. Le serment qu'il fera à Marguerite le lie par le sang et ne le délivrera qu'à la mort de cette dernière. La découverte macabre du corps de Marguerite dont une partie se trouve dans la gueule de Pipo, interpelle la population des Bas-Fonds qui organise une marche pour le soutien de l'orphelin. Saisi la situation, le gouverneur de Charivaringa organise des funérailles dignes d'une dame d'Elobi. En respectant son serment, Bilâm détenait la clé de son ascension sociale. Erigée en monument, la tombe de Marguerite deviendra un lieu de visite pour les touristes.

Enfin, *Le Tarmac des Hirondelles* de George Yémy est une œuvre apocalyptique qui dépeint, et dénonce avec puissance et conviction, la réalité chaotique de notre temps, en particulier celle d'un royaume d'enfance annihilé par des conflits belliqueux dont les raisons échappent à l'entendement. Cependant, outre la présentation détaillée, pourtant

quasi indicible, des traumatismes physiques et psychologiques de l'enfant-soldat prisonnier de l'enfer dictatorial, ce livre dévoile « les prémices d'une nouvelle aube ». *Semblable à un* conte initiatique et cruel, le roman guide le lecteur par-delà l'enfer de la guerre, dans les yeux d'un enfant-soldat. Des yeux inondés par trop de sang et de non-sens. Voilà ce qu'inaugure ce titre pourtant rêveur et poétique. Derrière ce tarmac, gît une vision presque maléfique, sortie du tréfonds de l'âme noire de celui qui a ôté la vie. Quand la réalité crue de la machine de guerre broie l'enfance, alors on ne croit plus à son humanité. Abandonné dans les limbes, Muna se noie, à mesure qu'il raconte sa descente aux enfers, hachant et broyant tout sur son passage. Quand les repères sont disqualifiés, les valeurs morales atrophiées, tout n'a plus de sens sauf le sang. Mais comment se défaire de ce substitut de père, qu'est devenu le chef de guerre, comment retrouver cette famille perdue, cette creuse illusion que sont l'identité et le sentiment d'appartenance à une structure sociale ? Telle est la question centrale que pose cette œuvre de Yémy.

Il est donc à remarquer que les cinq romans pris pour élucider notre argumentaire présentent au centre un personnage enfant orphelin qui prendra en compte son destin en main. Celui-ci lui permettra de suivre les directives données par les mentors qui l'entourent. Tout ce qui est décrit lui permet de tirer les préceptes, les garder et de les perpétuer pour les générations futures. Pour mieux décrypter cette analyse, la méthode anthropo-poétique (appréhender le texte littéraire dans un contexte et un horizon culturel sans négliger sa portée esthétique) nous permettra de mieux cerner les contours de cette problématique liée à la sauvegarde des traditions africaines. Cette méthode interdisciplinaire semble être la mieux placée, parce qu'elle met au centre l'Homme (enfant orphelin) dans ses multiples facettes et sa représentation dans les textes littéraires choisis. Nous présenterons le système de filiation de l'enfant et des savoirs qu'il en tire afin de les perpétuer selon son statut. Enfin, nous montrerons que l'enseignement par les contes, les chants et l'initiation conduit non seulement à forger le moral et la morale de l'enfant, mais qu'il lui inculque aussi les valeurs traditionnelles africaines qui doivent être sauvegardées et transmises aux générations futures.

1- Taxinomie d'appartenance linéaire et savoir ancestral : filiation et succession

Qu'entend-t-on par lignage ? Le lignage est l'ensemble des parents d'une même souche commune, c'est donc la descendance d'une personne (Rey, 1998 : 2024). Pour mieux cerner la question du lignage, il faut considérer ce que Pierre Erny (1990 :81) appelle ''groupe clanique'', c'est-à-dire « l'ensemble de toutes les personnes vivantes ou défuntes qui reconnaissent un ancêtre commun, [c'] est le foyer où s'entretient la force vitale ». De cette définition, nous pouvons faire une taxinomie des systèmes matrimoniaux que l'on retrouve en Afrique. Parce que c'est à partir du système d'appartenance linéaire que l'on détermine la transmission des savoirs ancestraux à un enfant et des droits à la succession. Qu'elle soit matrilinéaire ou patrilinéaire, la considération ne sera pas la même. La situation juridique de l'enfant dépend du système familial dans lequel il est pris, nous dit Pierre Erny.

Dans un premier temps, l'appartenance à un lignage se transmet par la mère au moyen d'un système appelé *matrilinéaire*[2]. En Afrique centrale, et particulièrement au Gabon, l'enfant appartient à un lignage matrilinéaire. Parce que l'on considère que c'est la mère qui est la matrice principale qui donne naissance. Et qu'il n'y a qu'elle qui connait le véritable père de l'enfant. Dans certains cas, un enfant peut être attribué à un père qui n'est pas le sien. Dans ce cas, la descendance ne sera pas assumée convenablement. Parce que les enfants attribués à ce père n'auront pas les mêmes ancêtres que leur père. Ce qui fait que l'on considère plus les neveux issus d'une femme que ceux issus d'un homme. Car, les enfants « nés du même ventre » ou « allaités par le même sein » auront systématiquement un même ancêtre. S'il y a transmission des totems par exemple, cela sera possible parce qu'ils auront le même sang que leur mère. En parlant du cas du Gabon, Julien Bonhomme (2006 :50) dit que : « Les ethnies au sud de l'Ogooué étant matrilinéaires, la transmission [du savoir] se fait traditionnellement de l'oncle utérin au neveu. Mais il n'est pas rare qu'un petit-fils hérite certains pouvoirs et savoirs initiatiques de son grand-père ». C'est ce que l'on constate bien dans des romans de notre corpus.

Si l'on considère cette conception à une appartenance au système matrilinéaire, l'exemple que décrit Kourouma dans *Allah n'est pas obligé* semble assez plausible. En effet, Birahima avait une quête principale : retrouver sa tante au Libéria. En général, après le décès d'un membre de la communauté, une palabre se tient souvent pour décider de ce que le défunt aurait laissé. Cette palabre réunissait les personnalités importantes de la famille. Le sujet qui captive la fratrie est celui de la garde des orphelins, successeurs de ses ancêtres. Birahima était le troisième enfant et le seul garçon de sa famille (p.31). Il fallait passer par la palabre[3]. Celle-ci était consacrée principalement à son cas :

> La palabre réunissait grand-père, grand-mère, ma tante et d'autres oncles. Ils ont décidé, en raison des lois de la famille chez les Malinké, que ma tante était devenue, après la mort de ma maman, ma seconde mère. La seconde mère est appelée aussi tutrice. C'était ma tante, ma tutrice, qui devait me nourrir et m'habiller et avait seule le droit de me frapper, injurier et bien m'éduquer. (Kourouma A., 2000 : 34-35)

L'Afrique qui est la base une société à tradition orale, procède généralement par l'oralité pour transmettre ses us et coutumes. Bien que la palabre soit cet espace qui permet la résolution des conflits au sein d'une communauté, elle aussi un moment propice qui permet d'enseigner et d'éduquer les enfants. La structuration du texte de Kourouma répond à la description de ce qui se passe généralement lors de la cérémonie funèbre. Dans l'extrait ci-dessus il s'agit du décès de la mère de Birahima. La décision de le confier à quelqu'un de la famille dépend des grands-parents maternels de l'enfant. C'est pourquoi on y trouve une stratification faite des grands-parents, oncles et ses tantes. Comme dans

[2] La famille *matrilinéaire* est un système de filiation dans lequel chacun relève du lignage de sa mère. Cela signifie que la transmission, par héritage, de la propriété, des noms de famille et titres passe par le lignage féminin.

[3] En Afrique, la palabre se déroule souvent sous un arbre appelé « l'arbre à palabre » ou dans un hangar pour permettre la quiétude des protagonistes et de l'auditoire.

ce genre de cas, la garde de l'enfant revient à la personne la plus disponible. La tante de Birahima était devenue « sa seconde mère » avec toutes les missions que doivent avoir une mère : nourrir, habiller et éduquer. En plus de cela, c'est elle qui avait la seule le droit de le frapper et de l'injurier. Les autres membres de la communauté ne sont que le complément de son éducation. Puisqu'en dans l'anthropologie africaine l'éducation de l'enfant ne relève pas seulement de ses géniteurs, mais aussi de l'ensemble de la communauté.

L'objectif principal de la trame de Birahima c'était de retrouver sa tante. Cette femme qui était maltraitée par son mari tel qui la décrit dans ce passage : « un maître de chasseur qui criait, injuriait, menaçait avec le couteau et le fusil […] Morfing (de son vrai nom) injuriait, frappait, menaçait ma tante, tellement et tellement qu'un jour ma tante est parti, elle a fui. » (Kourouma : 34-35. L'évocation de cet épisode permet de démontrer le caractère agressif de son mari et la raison pour laquelle était partie du foyer conjugal pour entrer enfin en contact avec son neveu. En cela, l'enseignement que l'on peut tirer, est que, le mode opératoire, des parents de Birahima le met en droite ligne avec la tradition qui consiste à transmettre à l'enfant le mode de fonctionnement de la société africaine. Ce fait doit lui permettre de mettre en exergue ce qu'il a appris de cette pédagogie. Puisque lui-même était au centre du débat et présent. Tout était donc fait pour que le jeune soit mis au milieu de ce qui se fait pour que la tradition soit perpétuée.

De son côté, le personnage de Jean Roger Essomba (2007) reste lié à sa mère par un serment. Cela nous amène vers une analyse sur le pacte mystique qui interpelle deux termes essentiels : le contrat et le serment. Un contrat comme un serment, est un engagement solennel verbal ou tacite qu'une personne prononce dans le sens d'attester la réalité d'un fait et de sa certitude. Il se doit d'être respecté. Dans le but de caractériser l'univers de l'enfant dans le lignage maternel, l'écriture romanesque africaine met en scène une série de faits liés non seulement à l'aspect moral mais aussi spirituel. Dans cette optique, d'une certaine manière, on peut comprendre son avenir composite par un engagement. Cet engagement implique l'adhésion de deux camps : l'un est celui qui pose les conditions et l'autre est celui qui les respecte mais après avoir prononcé un serment. Il s'agit dans ce cas, d'un contrat fondé sur des normes non négociables comme on le verra avec les personnages du corpus. Lorsque l'on se concentre sur la stratégie discursive du narrateur, il se dégage un complexe d'infériorité chez Bilâm le personnage principal qui le soumet au respect du serment qu'il avait fait à sa mère. Cela se fait, non pas par son devoir en tant qu'enfant, mais au respect de la parole qu'il avait prononcée trois fois à la sollicitation de sa mère : « elle lui avait justement demandé de se mettre à genoux et de répéter trois fois le serment de refuser la pitié de tous ceux qui allaient essayer de l'éloigner d'elle et de quitter la rue qu'après sa mort. Pourquoi trois fois ? Bilâm ne s'était pas posé la question il avait obtempéré »[4] (Essomba J-R., 2007 :23).

Dans le contexte d'une explication à l'infériorité de Bilâm, une lecture peut s'opérer sur son attitude. En effet, l'attitude à laquelle Marguerite soumet Bilâm est un

[4] Dans le cadre de l'initiation, l'initié ne pose pas des questions, il exécute ce qui est dit par les initiateurs. Ce fut le cas pour Bilâm qui avait obtempéré sans rechigner.

signe d'humilité (une des grandes valeurs africaines) de la part de son fils. Car ce dernier ayant pris l'initiative de quitter sa mère pour la rue, la seule façon pour elle de le garder près d'elle, même étant éloignée, était de le soumettre à une promesse : celle de ne quitter la rue qu'après sa mort. La position de Bilâm est tout à fait compréhensive. En Afrique, quel que soit le statut antagoniste de la mère (qu'elle soit pauvre ou riche, bonne ou mauvaise) l'enfant a toujours du respect pour cette dernière. Pour le respect qu'il devait à sa mère, Bilâm a fait ce serment. Le serment devient un pacte qui le lie non seulement dans le physique mais aussi au niveau spirituel. La sacralité que l'on sait de la parole se doit d'être respectée et transmise de génération en génération comme le dit Walter Barbara (2004 :68) : « de génération en génération, on cautionne ainsi l'éducation reçue et on en transmet l'acceptation aveugle ». La parole étant la toute première chose liée à la divinité, la braver sera une preuve de désacralisation qui pourrait avoir des conséquences lourdes sur l'avenir de l'enfant. Ce pacte mystique qui liait ces deux êtres ne pouvait être compris qu'après la mort de Margueritte. Le non-respect de ce pacte conduirait Bilâm à la déchéance. Il se dégage alors une forte empreinte de la caractéristique de la littérature africaine : le pouvoir de l'oralité. Puisant sa source dans celle-ci, la littérature africaine pose à sa naissance les marques du respect des valeurs traditionnelles. C'est de cette manière que s'opérait la transmission du savoir et des valeurs de génération en génération. Il y a cet effet, non seulement de transmission du savoir, mais aussi d'un héritage lié au mysticisme qui se développe après la mort du donateur. C'est en ce sens qu'en parlant de l'influence ancestrale, l'ajustement de ce pacte se fait nettement sentir après la mort de la mère de Bilâm. Car, en Afrique '' les morts ne sont pas morts'' (Birago D., 1960 : 173-175). Elle continuait à veiller sur son fils. Puisque sa tombe était devenue un lieu de pèlerinage et de tourisme. Il suscitait plusieurs curiosités qui faisaient que chacun déboursait des sommes exorbitantes pour y accéder. Cet argent servait désormais à l'enfant aux larmes de sang de vivre pleinement sa vie.

Le plus souvent, les enfants ne connaissent l'influence des pactes mystiques qu'ils tissent avec leurs parents consciemment ou inconsciemment. Ils les respectent de façon servile comme ''Bilâm ne s'était pas posé la question [mais] avait obtempéré''. Cette posture laisse croire qu'il était guidé par un esprit ou une force surnaturelle qui ne dépend pas de lui. Il le fait sous l'influence de sa mère qui naturellement était taxée de mystique au sein de la société. Il faut voir qu'au-delà de l'influence mystique dont Bilâm était victime se dégage aussi un devoir moral basé encore une fois sur le respect de sa parole. Plusieurs fois, il a été en confrontation avec celle qui désirait l'enlever de la rue pour un milieu plus paisible. Mais il reste attaché au principe imposé par sa mère :

> Mais comme il restait lié à sa mère par l'étrange serment, il ne pouvait pas accepter plus d'aide de la part de sa bienfaitrice. (Essomba J-R., 2007 :43)

> - Je veux bien venir habiter chez toi, Martha, mais le faire serait trahir ma mère. C'est vrai que je n'habite plus sous le même abri qu'elle depuis un certain temps, mais j'ai fait le serment de ne pas quitter la rue tant qu'elle y sera. (Essomba J-R., 2007 :77)

Ces deux assertions renforcent le respect du serment que le jeune a fait à sa mère, mais elles montrent à la fin que la mort de Margueritte est la condition *sine qua none* de sa liberté et de son épanouissement. C'est le respect des conditions imposées par sa mère qui justifie l'héroïsme de Bilâm sur la marginalisation dont il été victime. Malgré les

difficultés qui s'opposaient à lui, il en ressort victorieux et redonne l'espoir à tout orphelin qui se sentirait dans le même cas. Mais cela au prix d'un sacrifice de sa mère. C'est ici le lieu de montrer combien de fois la mère africaine est prête à se dévouer pour la sauvegarde du bonheur de sa progéniture. Le pacte que Marguerite avait signé avec cet homme inconnu servait de libération pour son fils après son décès. C'est ainsi qu'on peut lire : « Par cette poignée de main, je te transmets ton héritage. Sois heureux et vis sans remords car le malheur de ta mère et ton refus de lui manifester de l'amour faisaient partie du marché » (Essomba J-R., 2007 :103). Il s'agissait là du résultat d'un contrat que Marguerite avait signé pour le bien-être de son fils. Comme dans les contes africains[5] nous sommes en présence d'un pacte mystique signé par deux protagonistes visant à libérer l'orphelin de sa misère. On note enfin que l'héroïsme de Bilâm donne une voie à un bon nombre d'orphelins qui ont la possibilité de surpasser la misère dans laquelle ils vivent. C'est dire qu'au-delà de la négligence des forces dirigeantes de l'Afrique, le statut de l'orphelin vient de ce qu'il reçoit de ses parents. D'un autre côté, la force de l'orphelin à pouvoir supporter toutes ces années de souffrance, fait de lui un héros qui est prêt à affronter toutes les difficultés de la société.

Dans un second temps, l'enfant appartient au père à partir d'un système appelé *patrilinéaire*[6]. Si le personnage de Kourouma a été confié à sa tante, et celui d'Essomba il reste attaché au serment qu'il a fait à sa mère. Chez Nzamba, le personnage part de chez son père pour aboutir chez le neveu du père[7]. En effet, Sylvain Nzamba utilise dans sa narration une analepse genettienne pour montrer les circonstances dans lesquelles Tsiana avait été confiée à son cousin. En tenant compte du système patrilinéaire, l'orphelin doit être remis à la charge ses parents paternels. Le texte montre que l'orpheline a été confiée à un tuteur qui serait son cousin, le neveu de son père comme le montre cet extrait : « C'était le neveu de mon père » (Nzamba S., 2006 : 21). Il avait estimé que la vie de sa cousine après la mort de sa mère n'était pas celle qu'une jeune fille de son âge devait mener :

> Il n'est plus question que cette petite fille passe toute sa vie ici. Sa place est maintenant ailleurs, chez moi. Il est temps qu'elle aille à l'école comme les autres enfants de son âge. Je ne vous accuse pas de négligence, mais j'estime que vous n'avez pas assez de ressources pour vous occuper de tout le monde ici. Je vais devoir m'occuper d'elle à mon tour. Après ces paroles prononcées par le neveu de mon père, j'ai éprouvé une joie si immense que je n'ai pas des mots pour vous décrire et même partager avec vous. (Nzamba S., 2006 : 77)

Notons d'entrée de jeu que dans la tradition gabonaise, le neveu père, prend la place de son oncle et devient le père. Il a les prérogatives d'un père. A la mort de son oncle, il peut prendre la femme du défunt et même ses enfants pour les garder, tout dépend du conseil de famille. Dans d'autres cieux, on dira que ce neveu est le cousin de Tsiana. Mais ici, il est considéré comme son père. Dans ce sens, le devoir de son cousin-tuteur était de veiller sur l'évolution de sa jeune cousine. Le retard scolaire qu'elle avait accusé chez son père

[5] Pour ne citer que ceux du Gabon, on a : *Contes Gabonais*, 2009, d'André Raponda Walker, Ed. Raponda Walker, *Le voleur des rêves* d'Éric Joël Békale 2003, L'Harmattan.

[6] La famille *patrilinéaire* est un système de filiation dans lequel chacun relève du lignage de son père. Cela signifie que la transmission, par héritage, de la propriété, des noms de famille et titres passe par le lignage masculin.

[7] L'auteur étant un Punu (une ethnie du Sud du Gabon) il n'est pas étonnant que cette affiliation soit patriarcale. Car, dans cette communauté, la progéniture appartient au père.

géniteur devrait être rattrapé. Puisque la jeune fille était soumise à un traitement drastique qui ne lui permettait même d'aller à l'école comme les enfants de son âge. Elle était, en un mot, maltraitée. Et les mots prononcés par celui-ci sonnaient dans la tête de Tsiana comme une délivrance. De plus, elle n'avait pas quitté la maison à cause de la négligence, mais plutôt à cause du manque de ressources pour subvenir aux besoins de tout le monde.

Dans l'ensemble, il faut dire que la question du lignage intervient le plus souvent quand il s'agit de savoir qui va succéder à qui et qui peut assumer les responsabilités des orphelins lorsque les parents viennent à mourir. Et cette présentation faite par l'entremise de nos romans montre qu'à travers une perception anthropologique qui détermine le système de filiation matrimoniale, le mode de vie se transmet de génération en génération. Témoin oculaire des palabres qui déterminent leur statut d'appartenance à la famille, l'orphelin qui y assiste devient un dépositaire et un acteur capable de perpétuer cette tradition au fil des années. Puisque les ancêtres avaient procédé de cette façon. Vu comme sur cet angle, il sera difficile pour les prochaines générations d'oublier ce mode de vie. De par les explications qui sont données à ces orphelins à propos de leur cas, on peut retenir que la connaissance de l'appartenance à un lignage matrilinéaire ou patrilinéaire est un savoir légué par les ancêtres. Désormais les enseignements qui leur sont transmis par les sages qui tiennent la palabre déterminent l'orientation qu'ils prennent après la mort de leurs parents. Et qu'ils savent à quel système linéaire et à quelle descendance ils appartiennent.

2- Sauvegarde des savoirs ancestraux par l'éducation et l'initiation

Si la question du lignage concerne la descendance, celle de la sauvegarde des savoirs ancestraux ne dépend pas seulement des membres issus d'un même ancêtre. Cela peut s'étendre aussi à ceux qui sont capables d'accepter les connaissances, les enseignements ou les charges des autres membres de la société. Cela passe par la connaissance des contes, des légendes, des mythes, des chants et l'initiation qui sont considérés comme des éléments d'apprentissage de ce savoir. Pour y arriver, il faut connaitre les aspects anthropologiques de la pédagogie africaine. Celle-ci est repartie entre femmes et hommes : les jeunes filles sont éduquées et enseignées par leur maman et les autres femmes de la communauté ; et les jeunes garçons par leur papa et par les autres hommes du groupe. Dans cette pédagogie africaine, les enfants sont mis activement à contribution et apprennent à porter le poids d'une responsabilité réelle, ils se voient intégrer dans les activités de toute la société. Pour les filles, on peut noter par exemple le rôle joué par Tsiana auprès de sa maman : « […] j'ai repris mes activités quotidiennes : Balayer la cour, laver la vaisselle à la rivière, transporter d'énormes calebasses d'eau. Et ce n'était pas tout. Je devais assister ma mère lorsqu'elle faisait la cuisine. Mon rôle se limitait aux éternelles demandes du genre apporte-moi ceci, apporte-moi ça ». (Nzamba S. 2005 : 17). On peut lire en filigrane qu'il y a un mode de transmission des valeurs cardinales de la société africaine. La jeune fille apprend comment tenir un foyer. Cela se fait depuis le bas âge (huit ans pour le cas de Tsiana).

De l'autre côté, dans le roman de Zotoumbat, l'on remarquera que Ngoye apprenait à faire la chasse avec le chasseur de son père comme on peut le lire : « A huit ans, je fus l'aide du chasseur de mon père. J'accompagnais Ngoungou dans toutes les parties de chasse. J'y prenais goût ; et j'y portais grand intérêt quand il m'apprenait quelques secrets

du chasseur ; et quand j'eus connu quelques malignités des animaux ». (Zotoumbat R. rééd. 2001 :27). Ces deux exemples montrent comment à travers la pédagogie africaine et des méthodes pratiquées par les ancêtres, les parents transmettent à leurs enfants des savoirs qui doivent être sauvegardés et pourraient servir à d'autres générations. Tsiana joue également bien son rôle de jeune femme capable de tenir un foyer. Car, les techniques qu'elle développe pourront servir à ses enfants. Et Ngoye quant à lui, use de malice pour apprendre à chasser. Ces deux attitudes dévoilent que les deux protagonistes sont disposés à recevoir les connaissances et à les mettre en pratique. Celles-ci sont supposées être gardés pour qu'ils les transmettent ensuite aux générations futures. Pour ce qui est de l'apprentissage par les contes, selon Louis-Vincent Thomas (1958 :441) :

> Dans les contes africains, on raconte de véritables cycles d'enfants orphelins, comme il y a des cycles de lièvre, de cycle de l'araignée ou de la tortue. Il est curieux de remarquer que l'orphelin y apparaît souvent comme doué d'un pouvoir supérieur, d'un véritable don de voyance qui lui permet de surmonter comme par enchantement les difficultés qui se dressent devant lui. On a comme une prédilection pour cet orphelin tout puissant, brave, invincible, féroce aussi et cruel, qui se joue des lois les plus saintes et des sentiments les plus sacrés.

Il faut dire que les enfants prodiges qui sont les acteurs de contes sont presque souvent orphelins que l'entourage a tendance à négliger et maltraité. Mais ces orphelins finissent par prendre le dessus et par braver les *a priori* grâce à l'infinie apport des mânes ancestrales. Appliqué au roman gabonais, Ngoye par exemple dans *Histoire d'un enfant trouvé*, n'appartenait à aucun lignage dans le village de Nkemboma. C'était un orphelin trouvé au milieu de la forêt, qui par sa bonne conduite et sa bravoure a bénéficié des privilèges de son second père Mboula comme on le constater dans ces propos : « Mon père sentit la mort approcher et voulait un homme capable de tenir les affaires de la famille, et cet homme il l'avait trouvé en moi. » (Zotoumbat R., 1971 :50.). Dans ces propos du narrateur on peut voir une donation d'un héritage. A partir la description que fait le narrateur se dessine la bravoure, la détermination à poursuivre l'œuvre de son père Mboula. Le défunt avait vu en lui un homme capable lui succéder. La transmission des responsabilités par Mboula est considérée ici comme un testament. Et le devoir de Ngoye est d'appliquer les dernières volontés de ''son père''. En donnant la gestion du fonds de commerce, Mboula a fait de lui le responsable de toute une famille. Il revient à lui de perpétuer cette tradition familiale. Pour renforcer cette idée sur la capacité à un enfant à succéder à ses parents dans la gestion de la famille, Barbara Walter dit que :

> Le rôle d'un enfant est ici de succéder à ses parents dans leurs fonctions. L'enfant est désiré dans un but bien précis. Il n'a qu'un choix possible : reprendre le rôle du parent et le reconnaitre comme bon, l'immobilier, en répéter l'histoire. Être celui à qui l'on demande d'assurer la survie d'idéaux, de patrimoine. Assumer une continuité sans heurts dans les fonctions sociales et devenir ainsi le prolongement du parent. (2001 :55)

C'est ici le socle de la sauvegarde d'une tradition et d'un mode de vie familial. Tout désir d'enfantement est de donner de la joie à ses parents et de continuer les actions positives de ses géniteurs. L'enfant ne pourra pas répéter une histoire négative. Il doit continuer à garder les bonnes œuvres semées par ses parents. Un enfant qui ne répond pas aux idéaux de ses parents pourrait être rejeté comme on le voit dans les zones comme Kinshasa. Le rôle joué par Ngoye répond à la description faite par Barbara Walter.

En outre, dès le début du roman de Nzamba, le lecteur est plongé dans l'univers traditionnel de l'Afrique. C'est à travers ce que Gérard Genette (1972 :133) appelle la *pause descriptive*[8] que l'on découvre le résumé d'une journée en milieu traditionnel. Ce qui est plus intéressant, c'est la partie crépusculaire de cette journée. Après une journée bien remplie d'émotion et de travail, c'est le soir que les parents trouvent un petit temps pour raconter aux enfants des petites histoires comme on peut le lire :

> Et les soirs, c'est la détente au clair de lune. Très souvent, c'est au tour d'un feu que les parents divertissent les plus jeunes. Ce qui est marquant lors de ces retrouvailles, ce sont les contes et les chants. C'est souvent merveilleux car les contes ont un aspect éducatif que l'on ne peut souvent imaginer l'extérieur. On y apprend tout. Comment être homme, comment être femme, bref, tout ce qui peut concourir à forger le moral et la morale d'un enfant et qui lui permettre de grandir avec toutes les valeurs morales sociales de son temps et de son milieu. En Afrique, on est prêt à tout pour inculquer à son enfant les principes que l'on veut. Souvent, il arrive à certains parents de sévir corporellement, et quelquefois, jusqu'à faire couler le sang.[9] (Nzamba S., 2006 :13).

Ce fragment de texte met en exergue le mode de transmission de la tradition africaine. L'oralité étant au centre de celle-ci, par la voie des contes et des légendes racontés le soir autour du feu, on y tire des leçons de morale. Cette façon de procéder par le divertissement des jeunes est un mode d'apprentissage efficace pour l'instruction. Les contes pour leur part conduisent l'enfant vers un esprit de discernement, vers la maitrise ses sentiments et la gestion de ses émotions. Parce que les histoires et les personnages vous transportent dans un ailleurs du « déjà là ». Puisque la plupart du temps ces contes correspondent aux situations parfois conflictuelles dans les familles ou aux relations difficiles entre parents et enfants ou avec la communauté. Ils permettent en ce sens de tirer des leçons et de donner des enseignements qui mènent l'enfant vers la maturité. Et cela permet la formation du moral et de la psychologie de l'enfant. De fait, le parent est prêt à tout pour ''inculquer à son enfant les principes que l'on veut''. C'est dans ce sens que Barbara Walter (2001 : 9-10) dit :

> Qu'« Il en va de même de ces émotions que l'on désire protéger de peur de les voir disparaitre. Il y a également le poids de l'éducation qui inculque la gestion

[8] Elle correspond à une durée nulle de l'histoire et la suspend. Dans ce cas, le temps du récit est infiniment supérieur au temps de l'histoire. Elle concerne la description des personnages, des objets ou du cadre de l'action. Ici il s'agit de la description d'une journée.

[9] Précisons que c'est le cas de Samba Diallo qui est en proie à tous les châtiments et sévices corporels du maître Thierno qui n'hésite pas de remettre son disciple sur le droit chemin. Car le souci étant de préparer son élève à la perfection de la parole de Dieu « Les moments étaient nombreux par contre où, poussé dans une colère frénétique par la paresse ou les bévues d'un disciple, il se laissait aller à des violences d'une brutalité inouïe » (p.44), « Sois précis en répétant la parole de ton Seigneur... il t'a fait grâce de descendre son Verbe jusqu'à toi. Ces paroles, le Maître du Monde les a véritablement prononcées. Et toi, misérable moisissure de la terre, quand tu as l'honneur de les répéter après lui, tu te négliges au point de les profaner. Tu mérites qu'on te coupe mille fois la langue... » (p.16) *L'Aventure ambiguë,* Paris, Julliard, 1961. On le voit bien, le point crucial est bien en effet ici que l'objectif général est de transmettre le savoir ancestral religieux à travers une conduite de communication dans laquelle les informations sont apportées principalement par le Maitre Thierno et doivent être relayées par les disciples.

> des excès dans l'expression des sentiments. Colère ou joie, peur ou tristesse l'enfant apprend à les contrôler, les maîtriser, à enfouir le trop plein au plus profond de lui-même »

C'est dire que le conte est un vecteur ou une courroie de transmission du savoir ancestral. Ce conte qui se récite « au coin du feu » et qui commence toujours par : « je vais vous raconter une histoire que mon grand-père me racontait lorsque j'étais enfant » (Boyer P., 1980 :31). Et qui met le locuteur et les interlocuteurs dans une ambiance d'échange et de partage. Il peut y avoir des chants repris en chœur par les enfants comme cela se fait dans les écoles primaires. Dans le processus d'initiation, le procédé est pratiquement le même.

Lorsqu'il s'agit de l'initiation des enfants, plusieurs éléments de pédagogie rentrent toujours en ligne de compte. Cet aspect implique toute une séquence dans le texte de George Yémy (2008) où le parcourt de Muna le protagoniste, ressemble à celui d'un conte initiatique. Mutadibé son mentor, le conduit dans une traversée d'épreuves qui vont l'emmener à garantir une maturité spirituelle. Les marques de l'oralité ne sont plus à démontrer dans ce texte qui abonde de chansons. C'est le cas dans cet extrait de chant de Mutadibé qui motive ses confrères enfants-soldats :

> Qui sommes-nous ?
> Les Hommes !
> J'ai dit qui sommes-nous ?
> Les Hommes ! Quels Hommes ?
> Les Hommes de la Lumière restante
> Nous sommes ceux destinés à restaurer le jour
> Nous savons tout digérer
> Nous phagocytons la nuit
> Nous disperserons les ténèbres
> Au temps des Nocturnes écarlates de l'existence
> Nous sommes ce qui demeure quand tout s'en va
> Nous sommes les Hommes de la Lumière restante. (Yémy G., 2008 :130)

En Afrique traditionnelle le langage est souvent codé. Pour le décoder, il faut faire partie du cercle des initiés. Cet extrait de la chanson des enfants-soldats décrit leur engagement dans le service militaire. Il résume la vision déterminée par l'auteur, celle de faire des enfants-soldats des porteurs d'un message. Lequel message montre que la jeunesse est la relève du continent africain. ''La lumière restante'' n'est tout autre que l'espoir, les prémices d'une aube nouvelle. Celle qui passe par la modulation et la transmission d'une éducation qui permettrait à l'enfant de se débarrasser de ce passé traumatisant et revenir sur les valeurs africaines prônées par les ancêtres. L'instructeur qui entame la chanson insiste sur la personnalité et le caractère de ses enfants en posant la question : « Qui sommes-nous ? ». Et la réponse est donnée à chœur : « Les Hommes ! ». Cela pour montrer qu'en face de lui il a des enfants qui sont capables de réaliser des choses d'adultes. L'usage du ''H'' majuscule montre la grandeur de ses jeunes à qui on a donné les responsabilités trop tôt. Et ce sont ces jeunes soldats qui sont appelés à « restaurer le jour » afin de chasser ''la nuit'', ''les ténèbres'' qui ternissent l'image du continent. Cette perception des choses est renforcée dans l'avertissement que donne Sylvain Nzamba dans son roman. Il dit :

> […] ce cri de cœur aux résonnances de cri d'alarme qui n'est en réalité qu'une invitation faite à chacun de nous d'abord, et à nos gouvernants ensuite, à

> l'édification d'une nouvelle Afrique. L'Afrique de l'espoir, l'espoir d'une jeunesse qui a besoin d'être aimée, encadrée et protégée. L'Afrique qui a besoin des valeurs humaines pour aller de l'avant et tourner les dos à un massé et à des pratiques incompatibles avec les impératifs de la modernité. (Nzamba S. 2005 : 9)

En Afrique on sait que la jeunesse incarne l'espoir afin de rehausser la société. Les enfants sont donc soumis aux épreuves pour montrer qu'ils sont capables d'assurer la relève. Pour le faire, ils suivent des formations théoriques (souvent orales) et pratiques sur le terrain. Parce qu'il faut susciter en eux l'esprit de bravoure et de prise de décision. S'assumer en tant qu'homme signifie prendre des responsabilités pour le bien de la communauté. Et c'est ce que Moutadibé a fait dans la chanson qu'on a lue supra.

Enfin, l'initiation est prise aussi comme un élément de transmission des savoirs ancestraux. En effet, Pierre Erny insiste sur les « Eléments de pédagogie initiatique ». Car, selon lui :

> L'évolution de l'enfant le conduit à une étape importante de sa vie dans le milieu traditionnel. En effet, les rites de l'initiation marquent le passage de l'adolescence à l'état adulte et ont comme tâche principale de combler les lacunes de l'éducation reçue entièrement, de rendre l'adolescent capable de porter le poids, de supporter les difficultés, et de découvrir les secrets de la vie nouvelle. (Erny P., 1990 :167).

L'initiation est donc une étape importante pour la vie d'un enfant en milieu traditionnel. Que l'on soit une fille ou garçon, à certain âge, surtout à l'adolescence, les jeunes doivent passer par des étapes pour tendre vers la maturité. Ils subissent différentes épreuves qui les soumettent aux pratiques rituelles qui ont pour but de développer l'endurance physique et de combattre toute forme de violence en eux. L'idée est de les soumettre totalement et d'imposer la préservation de l'unité et du respect des principes. On peut prendre pour exemple la circoncision chez les garçons. Si l'on tient compte du milieu anthropologique de l'auteur d'*Histoire d'un enfant trouvé,* la coutume Kota[10] tient un rituel consacré à la circoncision des garçons. Ngoye, le personnage axial nous dévoile dans son dialogue avec son narrataire le déroulé de la circonstance :

> Notre père décida de nous circoncire, Issombo et moi. Il est inutile de te dire qu'une circoncision est un grand évènement. C'est la plus grande fête de tous les temps. C'est la cérémonie pendant laquelle se rassemblent tous les parents, où qu'ils habitent […] des experts en l'art de l'initiation des villages avoisinants. (Zotoumbat R., Rééd 2001 :37).

Les propos du narrateur montrent que la circoncision est un évènement très important dans la vie d'un garçon. Car, elle lui permet de traverser les étapes qui vont prouver qu'il est désormais un homme apte à intégrer la cour des Hommes. Chez les Kota comme dans

[10] Kota ou Bakota est un peuple bantou que l'on trouve en Afrique centrale au Gabon et en République du Congo. C'est un des peuples qui garde encore intactes ses us et coutumes. La cérémonie de circoncision est un moment de fête qui peut durer deux à trois mois. Il répond à plusieurs étapes. Pour plus de détails, voir https://horizon.documentation.ird.fr/exl-doc/pleins_textes/pleins_textes_4/sci_hum/19825.pdf .

d'autres coutumes[11], c'est un moment de fête qui réunit plusieurs membres de la famille et même de toute la communauté. Parce qu'il y a des défis qui s'y déroulent. Cette circoncision est une initiation pour le jeune garçon, c'est une étape cruciale de sa vie. Le rituel de la circoncision pour la plupart des coutumes commence par le départ de tous les hommes circoncis, initiés ou non-initiés en brousse. Ils doivent camper entre deux semaines et un mois tout au plus pour pratiquer la chasse et la pêche. Les sages profitent de ce temps pour enseigner les candidats à la circoncision les moyens de survie et comment devenir un Homme : apprendre à chasser, à pécher, à cueillir. Cela se fait par l'entremise des sagaies à barbe, des filets, des pièges ; la pêche avec des nasses et des filets en fibre d'ananas. Pendant cette période, les plus âgés et initiés aux rites (Mungala ou Mwiri réservées exclusivement aux hommes et Lisimbou pour les femmes) donnent sommairement aux candidats des enseignements sur le courage, la bravoure, l'honnêteté, la tempérance et le respect des us et coutumes, en un mot les valeurs humaines léguées par les ancêtres.

De retour au village, les candidats sont isolés dans une case de consécration (cabinet de réflexion) dressée à l'écart des personnes pour leur préparation. Cette mise à l'écart va durer une à deux semaines encore jusqu'après l'acte chirurgical du retrait du prépuce. Pendant cette période dite de continuation d'enseignement, les candidats sont instruits sur les secrets de certaines initiations au rite traditionnels comme le Mungala et, le Mwiri. Les initiés dévoilent aux postulants les secrets auxquels les candidats y participent pleinement. C'est durant la semaine des cérémonies que généralement les initiations se déroulent. L'apprentissage est basé sur la connaissance des idées, des doctrines, des mœurs, des pratiques, d'habitudes etc., de la communauté. On apprend également aux candidats la connaissance de l'arbre généalogique. Dans notre corpus, chez Ngoye on ne pouvait pas décliner son arbre généalogique, puisqu'il était un enfant trouvé en brousse. Il lui arrivait de se demander « Pourquoi seuls mon père et quelques vieux du village s'occupaient-ils de moi et non tous les parents ? » (Zotoumbat R., Rééd. 2007 :38). Il avait trouvé la réponse à la fin du rituel quand son frère était parti avec les autres membres de la famille pour les soins et la cicatrisation de la plaie causée par l'ablation du prépuce. On retient qu'il avait néanmoins appris plusieurs choses durant cette initiation. Certaines étaient considérées comme des secrets à garder dans le fond de son cœur et ne jamais les divulguer aux profanes. Les différents vieux qui entouraient Ngoye étaient considérés comme ses mentors ou des parrains chargés de le guider dans sa quête vers la maturité.

Dans le roman d'Amadou Kourouma, nous avons affaire au même scénario de la pratique de la circoncision comme rite initiatique. En effet, pour Birahima devenir un vrai homme signifie passer par l'épreuve de la circoncision. C'est ce que l'on découvre lorsqu'il dit :

> J'ai fait partie du premier contingent de la bonne saison de bilakoros[12] pour la circoncision et l'initiation. […] Pendant ces deux mois, on nous apprit des choses, beaucoup de choses avec l'obligation de ne jamais les divulguer. C'est

[11] Voir l'article de Gnangui J., 2021, « La circoncision chez les Bawandji : un mobile d'intégration sociale et d'identité masculine » dans *Nku'u, Le messager*, N°672 du 4/10/2021, p.6.

[12] Selon le Dictionnaire de l'Inventaire des mots de Birahima, un bilakoro « est un garçon qui n'est pas encore circoncis et initié » (Kourouma A. 2000 : 35)

> qu'on appelle l'initiation. J'en parlerai jamais à un non initié, de ce que j'ai appris à l'initiation. Le jour que nous avons quitté le bois sacré, nous avons bien mangé et bien dansé. Nous n'étions plus des bilakoros, nous étions des initiés, des vrais hommes. (Kourouma A., 2000 :36)

Birahima montre dans ses propos le processus qui conduit à la maturité d'un homme. Cela se par l'entremise de la circoncision qui devient une initiation. Ce processus répond pratiquement au même schéma que l'on retrouve en Afrique centrale : la durée de deux mois de préparation et d'accomplissement de l'acte chirurgical ; l'omerta autour des secrets des initiés ; le milieu, c'est-à-dire la forêt ou « le bois sacré » ; l'ambiance festive et enfin la découverte de la nature d'être des « vrais hommes », sont les mêmes en Afrique de l'Ouest. C'est dire somme toute, que la circoncision a un caractère spécifique en Afrique Noire, où elle sert de rite d'initiation et de passage au monde adulte. En tant que tel, elle est une pratique qui met au premier plan les notions d'intégration sociale et d'identité masculine. Nos auteurs en présentant cette méthode dans leur texte, visent un but, celui de voir ces traditions se perpétuer par les futures générations.

Conclusion

En conclusion, l'article visait à démontrer comment à travers la perspective anthropologique africaine que le personnage de l'enfant est mis au centre de la question de la transmission et de la sauvegarde des savoirs ancestraux. Partant de la connaissance des filiations d'un enfant au sein d'une famille, on arrive à transmettre à cet acteur le fonctionnement du mode de vie tel que vécu par les ancêtres. Après la mort de l'un des parents, il est de bon aloi que l'on décide de la garde des orphelins. En leur présence, ils peuvent savoir qui de l'oncle, de la tante, ou du cousin aura la responsabilité de les garder. Il leur revient de tirer les enseignements de ce qui se passe autour d'eux et de servir de relais pour les générations à venir. Par le regard des narrateurs omniscients, les détails du mode de vie n'échappent pas à ses enfants. Sa textualisation n'est que la volonté manifeste des auteurs de présenter et de vouloir que cela ne disparaisse pas. De plus, il était question de montrer aussi qu'en s'inspirant des réalités androgènes, les auteurs décrivent à travers ce personnage des faits de société qui doivent servir de leçon et d'être sauvegardés. Pour cela, se servant de l'interdisciplinarité, entre l'anthropologie et textes littéraires, on retrouve que les contes, les chants et le mode d'initiation sont des moyens de transmission et de sauvegarde de la tradition. Toutefois, on peut dire que cette transmission du savoir devient de plus en plus difficile lorsqu'un parent vient à mourir. Car c'est parfois l'occasion pour certains de s'accaparer les biens laissés par le défunt et en même temps de spolier les orphelins, or, ils ont besoin de leur protection. D'où la sonnette d'alarme de Sylvain Nzamba et de Georges Yémy.

Bibliographie

Corpus de base :

- Essomba Jean-Roger, 2007, *L'enfant aux larmes de sang,* Paris, Présence Africaine.
- Kourouma Amadou, 2000, *Allah n'est pas obligé*, Paris, Seuil.
- Nzamba Sylvain, 2006, *Les Larmes de Tsiana*, Nantes, aux éditions Amalthée.
- Yémy Georges, 2008 *Tarmac des hirondelles*, Ed. Héloïse d'Ormesson.
- Zotoumbat Robert, 1971, *Histoire d'un enfant trouvé*, Yaoundé, Clé, Réed. 2007, Libreville, La Maison gabonaise du livre.

Ouvrages cités :

- Achebe Chinua, 1958, *Le Monde s'effondre*, traduit de l'Anglais par Michel Ligny, Paris, Présence Africaine.
- Békale Éric Joël, 2003, *Le voleur des rêves*, L'Harmattan.
- Bonhomme Julien, 2006, « Transmission et tradition initiatiques en Afrique centrale », *Annales Fyssen*, n°21, p.48-60
- Diop Birago, 1961, *Les contes d'Amadou Koumba*, Paris, Présence Africaine.
- Erny Pierre, 1990, *L'Enfant dans la pensée traditionnelle d'Afrique noire,* Paris, L'Harmattan.
- Genette Gérard, 1972, *Figures III*, Paris, Seuil, « Col. Poétique ».
- Kane Cheik Hamidou, 1961, *L'Aventure ambiguë*, Paris, Julliard.
- Rey Arnaud, 1998, *Le Robert, Dictionnaire historique de la langue française*, Tome 2.
- Sadji Abdoulaye, 1953, *Maïmouna*, Paris, Présence Africaine.
- Thomas Louis-Vicent, 1958, *Les Diola, essai d'analyse fonctionnelle sur une population de Basse-Casamance*, Dakar, I.F.A.N.
- Walter Barbara, 2001, *Des mères si différentes*, Paris, l'Harmattan.
- Raponda Walker André, 2009, *Contes Gabonais*, Ed. Raponda Walker.

Articles

- Bonhomme Julien, 2006, « Transmission et tradition initiatiques en Afrique centrale », dans *Annales Fyssen*, n°21, p.48-60.
- Gnangui Judicaël, 2021, « La circoncision chez les Bawandji : un mobile d'intégration sociale et d'identité masculine », dans *Nku'u, Le messager*, N°672 du 4/10/2021, p.6.
- https://horizon.documentation.ird.fr/exl-doc/pleins_textes/pleins_textes_4/sci_hum/19825.pdf